

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

NICOLAS BOURGUINAT

RECENSION

STÉPHANIE DORD-CROUSLÉ

# Nicolas Bourguinat, L'avenir est gros! Temps, espace et destinée dans «L'Éducation sentimentale»

Auteur

Stéphanie Dord-Crouslé

Édition

Yvan Leclerc

Date de publication

18 mai 2023

**Nicolas Bourguinat, *L'avenir est gros! Temps, espace et destinée dans « L'Éducation sentimentale »*, Neuchâtel, La Baconnière, Nouvelle collection « Langages », 2023, 119 p.**  
<https://editions-baconniere.ch/fr/catalogue/lavenir-est-gros>

Nicolas Bourguinat est un historien qui aime travailler à l'intersection des champs historique et littéraire : il met au service du second les compétences acquises dans l'étude du premier. Son dernier ouvrage ambitionne de relire *L'Éducation sentimentale* à l'aune de ses personnages afin de mettre en lumière comment ils éprouvent le passage du temps, à distance de l'implacable enchaînement des événements qui forme la trame des romans historiques classiques. Il s'agit de « passer par la question du temps, et en l'occurrence du temps biographique, du fil temporel sur lequel évoluent les personnages du roman » (p. 13) pour « réfléchir sur la manière dont [ils] subissent ou esquivent leur destinée, et sur les conséquences qui en découlent pour la fiction » (p. 15). L'évidence du discontinu dans le roman est en effet corrigée par l'appréhension personnelle qu'en propose chaque personnage, sans que les non-cohérences historiques en soient pour autant toutes surmontées.

Pour remplir ce programme, Nicolas Bourguinat entreprend d'abord, sous une forme globalisée, « l'étude des espaces romanesques de *L'Éducation sentimentale* et des mobilités qui les mettent en liaison » (p. 14). Le tropisme italien développé par un grand nombre de personnages, la société parisienne cosmopolite, réelle ou feinte, qu'ils côtoient, les fréquentes allusions à la politique anglaise ou à des curiosités du Nouveau Monde, tout cela dessine des espaces nationaux et internationaux dont l'importance dans le roman est soulignée, entre autres, par l'ignorance dont fait preuve la Maréchale en matière de géographie, comme le rappelle plaisamment l'auteur (p. 25).

À ces lieux géographiques réels se superposent des stéréotypes nationaux qui composent un

vaste tableau européen où la France joue un rôle déterminant. Se présente d'abord clairement la dichotomie Paris-province, posée dès la première page du roman puisque Frédéric, en provenance du Havre et seulement de passage à Paris, part rejoindre « sa province » nogentaise (p. 31). Encore faut-il se souvenir (et le savoir historique de l'auteur est ici précieux) que le gigantisme urbain de la capitale voisine alors presque sans démarcation avec la quasi campagne où sont implantées aussi bien la demeure de Regimbart à Montmartre que la maison de campagne des Arnoux à Saint-Cloud puis à Auteuil. Les personnages, quant à eux, sont montés à Paris (c'est le cas de Cisy, Arnoux ou Rosanette) – même si on a du mal à reconstituer leurs parcours – et y restent fixés. Ainsi de Mme Arnoux qui, à l'exception d'une visite « à sa mère, dont la santé donne des inquiétudes, et qui ne sera pas répétée, [...] ne quitte guère Paris et le pourtour de la capitale » (p. 49). Bien qu'on puisse objecter à Nicolas Bourguinat que Marie Arnoux sera longuement exilée en Bretagne avant de revenir dans la capitale faire ses adieux à Frédéric dans l'avant-dernier chapitre du roman, il semble bien que, comme l'affirme l'auteur, circulent surtout entre Paris et province les personnages qui sont en lien avec un département champenois particulier « d'où part et où revient sans cesse le récit » (p. 29), l'Aube, qui est « par définition, un lieu d'origine » puisqu'il est aussi le « point du jour » (p. 51). Mais si Nogent-sur-Seine est évidemment le berceau de la famille paternelle de Flaubert, « il est surtout permis de voir dans le choix de ce département de l'Aube un clin d'œil à l'épopée napoléonienne, tout particulièrement à ses débuts et à sa fin » (p. 52). Les démêlés du père de Deslauriers avec la Grande Armée en présentent une illustration convaincante. Enfin, traversé par le fleuve, l'Aube constitue un repère sur l'axe de circulation majeur que représente la Seine dans le roman. Les trajectoires individuelles des personnages sont ainsi discrètement articulées avec l'Histoire : chacun d'entre eux étant « au fond l'héritier ou l'emblème d'un mouvement historique d'ampleur, et leur distribution au sein de l'espace national ser[vant] à appuyer cette démonstration silencieuse » (p. 58).

Se pose ensuite la question de savoir comment les personnages se situent dans le cours de l'Histoire, entre leur passé familial et l'avenir forcément radieux auquel ils aspirent. La figure de l'Empereur se dessine alors avec insistance, en particulier grâce au choix des noms de lieux, le romancier « multipli[ant] les clins d'œil à Napoléon le Grand pour que le lecteur se souvienne bien à quel point son lointain successeur est un Napoléon le Petit » (p. 62). La chronologie du roman elle-même en porte la trace : en choisissant pour ouvrir son récit ces deux dates (15 septembre 1840 pour le retour à Nogent et 15 novembre de la même année pour l'arrivée à Paris), Flaubert a voulu « articuler le parcours de son personnage avec l'ultime épisode de l'histoire de Napoléon, ou plutôt des rapports entre Napoléon et le peuple français » (p. 66) : le retour des Cendres de l'Empereur (en référence aux dates du 15 octobre 1840, où furent exhumés les restes de Napoléon, et du 15 décembre suivant, où ils furent transférés aux Invalides). L'absence de toute référence à cette cérémonie grandiose étonne, d'autant plus qu'elle se déroule à un moment où Frédéric est désœuvré et que le providentiel passage en vente, chez Drouot, en décembre 2022, d'une note documentaire destinée au roman évoquant explicitement l'arrivée de la *Belle-Poule* à Neuilly permet de confirmer « l'hypothèse d'un effacement volontaire » (p. 73). Enfin, le patronyme du héros, Moreau, est aussi celui d'un général « considéré comme le rival républicain de Bonaparte après Brumaire » (p. 67), qui le fit exiler aux États-Unis. De cette concurrence historique entre hauts gradés militaires découlerait alors également une « identification cryptée » (p. 70) entre Deslauriers et Napoléon.

Le regard rétrospectif que les deux amis portent sur leurs existences dans l'ultime chapitre répond aux rêves d'avenir qu'ils avaient chacun exprimé au début. Alors que Deslauriers a toujours imaginé avec précision les étapes successives de son ascension, Frédéric s'est le plus souvent complu dans « un temps immuable, où rien ne bouge plus » : « Temps du mythe plutôt que temps de l'histoire, donc – temps figé en tous cas » (p. 83-84). Et Nicolas Bourguinat de voir là « l'anti-romanesque stendhalien : au lieu d'un miroir qui reflète aux yeux du spectateur la route au fil de laquelle on le promène, ce qu'il propose au lecteur, c'est un spectateur immobile devant un paysage qui passe » (p. 84). Le personnage de Frédéric ne comprend pas que le temps presse, qu'il y aurait (eu) urgence à agir.

Il se laisse emporter et s'en remet souvent au hasard, guettant les signes et en tirant des présages : déjà en 1969, Jean Bruneau avait minutieusement analysé le rôle joué par les coïncidences dans *L'Éducation sentimentale* et souligné la passivité du héros – et de sa génération – devant le déroulement des faits. Nicolas Bourguinat poursuit le propos en soulignant qu'il y a aussi prédestination lorsque des « passages se répond[ent], à travers soit les objets, semés dans une scène et reparaissant dans une autre, soit les itinéraires et les choses vues » (p. 94). L'avenir s'inscrit ainsi en filigrane : au début de la deuxième partie du roman, lorsqu'il revient à Paris en diligence, « ces lieux que Frédéric voit défiler devant ses yeux las, comme pris dans un état de somnambulisme, découvrent des failles temporelles, des correspondances entre présent et futur. La mobilité dans l'espace a valeur de prophétie en matière de temps » (p. 95). La poétique du roman est alors à repenser selon cette modalité, sans qu'il y ait de leçon à tirer : « Davantage encore qu'un roman de la désillusion ou qu'un anti-roman, *L'Éducation sentimentale* est avant toute chose, en mode ironique, le roman d'une vocation à l'échec » (p. 110), conclut l'auteur.

Cet ouvrage de dimensions modestes se lit agréablement et avec profit. Il propose une analyse éclairante du roman de Flaubert, solidement appuyée sur des soubassements historiques bienvenus qui font défaut à certaines études (trop uniquement) littéraires. La bibliographie critique pourra parfois paraître disparate en dépit de sa pertinence générale et on laissera l'avenir décider à quelles conditions une édition peut être réputée « désormais et pour longtemps [...] édition moderne de référence du roman » (p. 111 ; voir aussi p. 18).

**Stéphanie Dord-Crouslé**

CNRS, UMR 5317 IHRIM

